

# UN AMOUREUX DE JOSÉPHINE

SCIPION DU ROURE

« Abandonnée à vingt ans par un mari insupportable, dont les liaisons avec d'autres femmes sont publiques, les infidélités notoires et les injustices démontrées, livrée uniquement à elle-même, jeune, charmante, sensuelle, infiniment coquette, comment Joséphine de Beauharnais ne prendrait-elle pas un amant ? Si jamais femme a été excusable, c'est elle... Que faut-il penser de Scipion du Roure que, plus tard, dit-on, elle se donnait elle-même ? » Telle était la question que posait, en 1899, et sans y répondre, Frédéric Masson.

Les sources d'information dont il disposait et qu'il n'indique pas se réduisaient à deux phrases. L'une, imprimée en 1881, est relative au retour de la Martinique en France de la vicomtesse de Beauharnais sur la frégate la *Sensible* : « Elle y était, écrit d'Antraigues à Louis XVIII, avec un officier de marine de ses amis, M. Scipion du Roure. » L'autre, publiée en 1893, est également une confidence du même d'Antraigues : « Elle nommait plus tard avec sa naïve immoralité de créole, ses anciens amants comme Scipion du Roure et Cresnay » (1).

Depuis lors, en utilisant plus ou moins judicieusement ces deux seules phrases, tous les historiens de Joséphine ont fait mention de ses amours avec cet énigmatique Scipion du Roure. Quant aux auteurs de vies romancées, la brièveté de ces informations leur a permis de donner libre cours à leur fantaisie. Voici, par exemple,

---

(1) *Joséphine de Beauharnais*, par Frédéric Masson ; un vol. in-8°, Ollendorff, 1899, p. 162. — *Bonaparte et son temps*, par Th. Lung, 3 vol. in-16, Charpentier, tome III, 1881, p. 108 en note (lire le capitaine de vaisseau Durand d'Ubraye et non le marquis de Bray et 1790 au lieu de 1791). — *Un agent secret sous la Révolution et l'Empire, le comte d'Antraigues*, par Léonce Pingaud, un vol. in-8°, Plon 1893, p. 266.

comment un écrivain, célèbre par son esprit et sa fécondité littéraire, répond à la prudente question que se posait Masson :

« A vingt et un ans, Joséphine sortit de Panthémont pour aller rejoindre à Fontainebleau la tante Renaudin... Un jour d'avril que Mme de Beauharnais galopait dans la forêt sur une jument d'emprunt, un bel homme qui l'avait souvent suivie finit par la rejoindre. Il se nommait Scipion du Roure. Elle l'avait rencontré chez une amie à Croissy-sur-Seine. Il était remarquable par son masque romain, son élégance et sa galanterie.

« Sur la masse des hêtres teints de rose par les bourgeons, se détachaient des bouleaux au feuillage d'un vert ingénu. Le printemps était d'une délicieuse tiédeur. Les cavaliers s'arrêtèrent, montèrent sur des rochers, jouèrent comme des enfants, puis, las, s'assirent tout près l'un de l'autre. Ils étaient vite devenus amis. Joséphine avait accepté que ce beau Scipion du Roure lui préparât un lit de feuilles mortes et de mousse...

« La liaison dura un an. Ce fut une aventure bourgeoise, sans éclat et sans événements, tolérée, officielle.

« Un an après, dans une de ces auberges où Joséphine et Scipion se retrouvaient, elle lui confia qu'elle avait acquis la certitude qu'un enfant se préparait à naître de leurs rencontres.

« — Un enfant ! dit Scipion... il faut que je m'accoutume à l'immensité de mon bonheur. Viens ici demain à la même heure. Je t'y retrouverai et nous parlerons d'une nouvelle par laquelle nos deux existences se trouvent ainsi rapprochées.

« Le lendemain, Joséphine vint attendre Scipion à l'endroit du rendez-vous. Mais il ne parut point. Elle ne le vit plus jamais ! »

Et le chapitre suivant relate comment, pour cacher sa honte, la future impératrice s'embarque au Havre, avec sa fille Hortense, âgée de cinq ans ; comment, malmenée par la tempête, elle perd avant terme l'enfant attendu ; et comment, tombant à genoux, elle s'écrie : « Ne vaut-il pas mieux être engloutie par les gouffres de l'océan que par l'abîme du déshonneur ? » (1). On voit, par ce récit, l'extraordinaire développement pris en un demi-siècle par les deux courtes phrases de d'Antraigues.

Malmené par les romanciers, le malheureux Scipion du Roure n'est guère mieux traité par les historiens. Hector Fleischmann a écrit de lui que sa conquête de Joséphine « semble bien avoir été

---

(1) *Comment fut aimée l'Impératrice Joséphine*, par Paul Reboux, un vol. in-16, Flammarion, 1935, pages 39 à 42.

son plus valeureux exploit » et notre cher et regretté Jean Hanoteau le traite d' « obscur officier de marine » (1).

L'identification d'un personnage aussi souvent évoqué que mal connu nous a paru un problème de petite histoire curieux à élucider. La tâche avait jusqu'ici rebuté les chercheurs, non qu'il n'existât pas de Scipion du Roure à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais, au contraire, parce qu'il y en avait plusieurs. Bien avant que Louis XIV eût, le 3 décembre 1661, en l'église des Grands-Augustins à Paris, remis le cordon bleu à Scipion de Grimoard, de Beauvoir, comte du Roure, lieutenant général en Languedoc, le prénom de Scipion était, sous l'Ancien Régime, aussi fréquent dans la famille du Roure que celui de Boniface chez les Castellane ou celui d'Elzéar chez les Sabran. La découverte d'une lettre de Joséphine relative à son « parent du Roure, chevalier de Malte » fut pour nous d'un grand secours. Un Scipion du Roure officier de marine et chevalier de Malte à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle devenait identifiable. L'obligeance du baron Hélien du Roure, qui nous a fourni d'utiles précisions généalogiques, celle de M. Jean Denizet, chef du service des archives de la Marine, qui nous a communiqué le dossier du marin et ceux de ses amis, et celle du conservateur des archives de l'Ordre, à La Valette, nous permettent, en complétant ce que nous savions, de retracer une carrière maritime qui fut plus qu'honorable et une existence riche en épisodes romanesques.

#### A LA MARTINIQUE AVEC D'ESTAING

En mars 1778, le comte d'Estaing rassemblait à Toulon une escadre de douze vaisseaux et de cinq frégates destinée à aller secourir la jeune république des Etats-Unis proclamée depuis vingt mois à Philadelphie mais toujours en guerre avec les Anglais. L'été précédent la frégate britannique l'*Aréthuse*, en attaquant sans succès d'ailleurs notre *Belle-Poule*, avait ouvert les hostilités. Le combat naval d'Ouessant avait suivi. Enfin le mois précédent Vergennes, en signant après Louis XVI un traité d'alliance avec les Etats-Unis, venait solennellement de prendre parti.

La flotte confiée à d'Estaing était donc destinée à se battre contre les Anglais. Ses navires étaient commandés par la fine

(1) *Joséphine infidèle*, par Hector Fleischmann, un vol. in-16, A. Méricant, s.d. (vers 1906) page 41. — *Le Ménage Beauharnais*, par Jean Hanoteau, un vol. in-16, Plon 1935, page 237.

fleur de nos officiers. Sans être aussi célèbres qu'ils allaient le devenir, Suffren, d'Albert de Rions, Bougainville étaient déjà des marins consommés. En revanche, Scipion du Roure, dont c'était à dix-neuf ans le premier embarquement, pouvait encore être qualifié de « marin obscur ».

Né le 30 décembre 1759 à Grenoble, il était le fils de François-Denis-Auguste de Grimoard de Beauvoir du Roure, comte de Brizon et baron de Beaumont, et d'Anne-Françoise de Chaponay, épousée en 1752. Il avait eu pour parrain son frère aîné Nicolas-Louis-Auguste et pour marraine Mlle Françoise de Pruniers de Saint-André. Tandis que son aîné se destinait à l'armée, Denis-Scipion s'était orienté vers la Marine. Il y avait débuté le 13 mai précédent, comme aspirant garde-marine, et venait le 17 février d'être promu garde-marine. C'était entrer dans la carrière par la grande porte et avoir la possibilité de parvenir aux plus hauts grades. Aussi les gardes-marine manifestaient-ils parfois une vanité qui leur était reprochée.

Scipion du Roure embarqua donc sur le *Marseillais*, vaisseau armé de 74 canons, un peu lent à la mer, armé à Toulon le 1<sup>er</sup> mars et commandé par le capitaine de La Poype-Vertrieux. L'escadre leva l'ancre le 13 avril se dirigeant vers Gibraltar. Contrariée par les vents, retardée par des manœuvres que d'Estaing, général plein de bravoure mais marin relativement récent, prescrivait pour apprendre lui-même son métier, ralentie par deux frégates paresseuses, cette escadre, battant tous les records de lenteur, n'arriva en vue de New-York que le 8 juillet. Durant ces quatre-vingt-sept jours de mer, les Anglais avaient eu le temps d'envoyer des renforts. La grande bataille navale escomptée n'eut donc pas lieu, mais d'Estaing put débarquer devant Newport des troupes qui aidèrent les Américains à prendre la ville. Scipion du Roure fit ainsi ses premières armes à terre. Peu après, le *Marseillais* ayant perdu deux mâts dans la tempête, le jeune garde-marine put, les 13 et 14 août, participer à son premier combat naval, en affrontant l'attaque de l'*Isis*, navire anglais de 50 canons qui, vigoureusement canonné par le vaisseau mutilé, dut prendre le large.

L'escadre, malmenée par cette tempête, alla réparer ses avaries à Boston. Puis, cinglant à pleines voiles vers la mer des Antilles, elle fit une brève escale à la Martinique, alla combattre à Sainte-Lucie, et revint s'ancrer, le 31 décembre 1778, dans la rade de Fort-Royal, le Fort-de-France actuel.

Le *Marseillais* devait y rester six mois et Scipion du Roure eut tout le temps de nouer à la Martinique de charmantes et durables relations. La venue de cent ou cent cinquante officiers de l'escadre était pour nos compatriotes de l'île une garantie de sécurité et une appréciable distraction. Tandis que les d'Estaing, les Broves, les Bougainville, les Barras, les Suffren et autres officiers de haut grade étaient recherchés par les notabilités de l'île, Messieurs les Gardes de Marine étaient accueillis avec faveur par les jeunes filles à marier en quête de danseurs.

Parmi celles-ci on comptait Marie-Rose Tascher, nièce du commandant du port et future impératrice, dont les parents négociaient alors le mariage avec Alexandre de Beauharnais qui servait en France. Elle vint certainement de l'habitation des Trois-Islets pour danser avec eux durant le carnaval de 1779. Elle en reçut même quelques hommages. Sa négresse Brigitte dira que « comme elle était fort douce et fort aimable, cela avait attiré chez son père des officiers de la Marine, amis de son oncle Tascher, attaché à la Marine » (1). Il serait donc poétique de faire dater de cette époque le penchant réciproque d'un jeune marin de dix-neuf ans et d'une aimable créole qui n'en avait pas seize. Mais si leur rencontre est vraisemblable, probable même, si plus tard ils échangeront des souvenirs datant de ces six premiers mois de 1779, cette rencontre fut banale et ne prêta à aucun commérage. En voici la preuve. Quatre ans plus tard, Alexandre de Beauharnais, que Marie-Rose allait épouser en France avant la fin de l'année, reviendra à la Martinique en mari jaloux. Il poursuivra ici même la plus sévère enquête sur les moindres flirts que sa fiancée aurait pu entretenir avec les officiers de l'escadre d'Estaing. De mauvaises langues glisseront à son oreille le nom de M. d'Heureux, officier de marine embarqué sur le *César*, navire ancré près du *Marseillais*, mais point celui de Scipion du Roure.

L'escale se prolongeant, Suffren, qui commande la *Fantasque*, s'en indigne : « Notre séjour à Fort-Royal, écrit-il, est motivé par plusieurs bonnes raisons, mais la vérité est que notre général (d'Estaing) ne sait, ne veut et ne peut rien faire et qu'en restant au port on ne fait qu'une sottise qui est celle d'y être. » Le 30 juin le « général » se décide enfin à partir, le *Marseillais* appareille avec Scipion à bord. Deux mois plus tard et en pleine guerre, Marie-Rose s'embarque à son tour avec son père, sur la flûte

(1) J. Hanoteau, p. 171.

*l'Isle-de-France*, escortée par la *Pomone*, pour rejoindre en France son fiancé.

Scipion, ayant participé à la prise de la Grenade, se bat alors en Géorgie où d'Estaing, entraînant vigoureusement 3.000 hommes, est blessé. Le 1<sup>er</sup> novembre, ce dernier ordonne à son escadre d'appareiller pour Brest où tous les navires devront se rendre. Le sien, ayant perdu ses ancres, part seul en flèche. Broves prend le commandement de l'escadre. Mais, dès la première nuit, le *Marseillais* et le *Zélé*, chassés par les vents vers le Sud, perdent le contact et abordent finalement à Cadix. De là, au lieu de rallier Brest, ils gagnent Toulon où ils débarquent à la fin de décembre, quelques jours après que Marie-Rose-Joséphine eût épousé à Noisy-le-Grand Alexandre de Beauharnais.

#### AVEC L'ESCADRE DE L'AMIRAL DE GRASSE

Tandis que le commandant du *Marseillais* est suspendu pour n'avoir pas rejoint Brest, Scipion est nommé, six semaines après son retour, enseigne de vaisseau. Juste récompense de sa participation à de nombreux combats sur mer et sur terre dont bon nombre de ses camarades ne sont pas revenus.

Durant les quinze mois qu'il passe alors en France, il est peu probable qu'il ait cherché à revoir la vicomtesse de Beauharnais installée avec son mari rue Thévenot. Alexandre la quitte, le 26 juillet 1780, pour aller tenir garnison à Brest. Il revient à Paris en décembre et conçoit d'elle Eugène avant de repartir pour Verdun. Si à cette époque Scipion peut rencontrer occasionnellement la jeune femme, le ménage de celle-ci est encore assez uni pour écarter toute supposition d'une infidélité conjugale.

Le 22 mai 1781, l'enseigne embarque à Brest sur le *Terrible*, vaisseau de ligne qui fait partie de la puissante Armada que l'amiral de Grasse doit conduire aux Antilles. Elle parvient le 28 avril devant la Martinique, livre victorieusement combat aux navires de l'amiral Hood qui, depuis quarante jours, bloquent Fort-Royal. Ayant vainement poursuivi les Anglais, l'escadre revient le 6 avril en ce port où les marins sont fêtés et reçus en vainqueurs. De Grasse, qui n'est pas homme à laisser ses vaisseaux à l'ancre, ne songe point à danser. A défaut de conquêtes galantes, Scipion enrichit ses états de services de faits d'armes glorieux. Après quelques croisières, il participe le 30 août au combat naval « à

l'ouest de la baie de Chesapeake ». Le 15 septembre, il voit les voiles de l'amiral anglais Graves s'écarter prudemment de nos bordées. Le 19 octobre, il contribue à la prise de Yorktown où Washington et Rochambeau font capituler Cornwallis. A la fin de janvier 1782, il se bat à l'île de Saint-Christophe où son escadre met en fuite celle de Hood. Enfin, après une nouvelle escale à Fort-Royal, c'est la sanglante bataille des Saintes, où le 9 avril, de Grasse, affrontant l'amiral Rodney, est blessé et fait prisonnier après une héroïque résistance sur le *Ville de Paris* criblé de boulets.

Du Roure échappe à la mort et à la captivité. Mais un vaisseau démâté au début de l'action, le *Zélé*, doit être réparé dans un port des Antilles et c'est à ce navire infirme qu'il est affecté. Au lieu de regagner la France avec ses camarades rescapés de la bataille, il devra rester plus d'un an encore aux Antilles. Il rentrera avec le *Zélé* au début d'août 1783, alors que depuis sept mois on négocie la paix de Versailles qui met fin à une guerre dont, sur mer comme sur terre, notre marin a été de bout en bout, à son modeste poste, un très honorable combattant (1).

### LE PETIT SCIPION

Revenons au ménage Beauharnais. Le 6 septembre 1782, un an après la naissance d'Eugène, le bel Alexandre, tardivement soucieux de la gloire et de l'avancement que pourrait lui procurer une guerre commencée depuis quatre ans, avait quitté sa femme à Noisy pour aller s'embarquer à Brest à destination de la Martinique, principale base avec Saint-Domingue de nos opérations en Amérique. Il laissait la future impératrice enceinte de deux mois d'un enfant que tous deux supposaient devoir être leur second fils. Or, à cet enfant, sa mère choisissait alors un prénom et ce prénom était celui, assez exceptionnel, de *Scipion*. Ayant informé son mari de ce choix, celui-ci lui écrivait tendrement de Brest, le 15 octobre 1782 : « Adieu, mon cœur, je t'embrasse, toi, Eugène et *ton petit Scipion*. Mon Dieu à quel âge le reverrai-je ? » Et le 18 : « Ah ! mon aimable Amie, pense au petit être que tu portes ; ménage-le... (2).

(1) Pour ceux qui souhaiteraient mieux connaître les actions navales auxquelles a participé Scipion du Roure, voir E. Chevallier : *Histoire de la Marine française pendant la guerre de l'Indépendance américaine*, un vol. in-8°, Hachette, 1877, pages 106 à 337, et Charles de la Roncière : *Histoire de la Marine française*, in-quarto illustré, Larousse, 1934, p. 160 à 196.

(2) J. Hanoteau : *Le Ménage Beauharnais*, un vol. in-16, Plon, 1935, p. 134-135.

Neuf mois plus tard, celui qui signait ces lignes a pris en horreur le « petit Scipion », Arrivé fin janvier 1783 à la Martinique, Alexandre, convaincu par une maîtresse perfide de la « conduite abominable » de sa femme, déclare brutalement à celle-ci, le 8 juillet, qu'il renie l'enfant qui vient de naître : « Je suis forcé de le prendre, lui écrit-il, mais j'en jure par le ciel qui m'éclaire, il est d'un autre, c'est un sang étranger qui coule dans ses veines !... Il doit le jour à un adultère » (1).

De cet adultère, Scipion du Roure aurait-il été le complice ? La vicomtesse de Beauharnais, ayant mis au monde à Paris, le 19 avril 1783, et au lieu du *petit Scipion* escompté, une fille qui devait devenir la reine Hortense, celle-ci serait-elle née des amours de Scipion du Roure et de la future impératrice ? Notre marin serait-il donc l'aïeul de Napoléon III et de Morny ? Nullement. Lors de la conception d'Hortense, en juillet 1782, du Roure était aux Antilles et Mme de Beauharnais en France. Les lecteurs imaginatifs peuvent tout au plus supposer que le prénom de l'enseigne du Roure, porté également à cette époque par un navire français de 74 canons, le *Scipion*, avait séduit la jeune mère.

D'ailleurs, quand Alexandre sera sommé d'articuler ses griefs conjugaux, lors de la procédure de séparation qui aboutira le 15 mars 1785 à un acte notarié, ses multiples accusations seront réduites à néant. Tous les proches du séduisant et infidèle Alexandre témoigneront de la vertu encore intacte de son épouse.

### LES BEAUX SOIRS DE FORT-ROYAL

Après un semestre passé auprès des siens à Grenoble pour se reposer de sa seconde expédition lointaine et de deux années et trois mois d'absence, du Roure reprend du service à terre. Le 1<sup>er</sup> mai 1786, il est nommé lieutenant de vaisseau et embarque à Toulon sur la *Levrette*, corvette armée ce même jour et commandée par M. de Stainvilliers. A son bord il participe « à la campagne de M. le comte d'Albert de Rions », évolue durant quatre mois et demi sur l'Océan, pour aboutir à Brest, où la *Levrette* est désarmée le 21 septembre. Au 1<sup>er</sup> janvier 1788, il totalise cinq ans, cinq mois et vingt jours de navigation. C'est donc un capitaine aguerrri aux boulets comme aux tempêtes, un célibataire frisant la trentaine qui,

---

(1) F. Masson : *Joséphine de Beauharnais*, in-8° Ollendorff 1899.



repartant alors pour les Antilles, va y rencontrer la séduisante vicomtesse de Beauharnais.

Est-ce pour l'y rejoindre qu'accompagnée d'Hortense âgée de cinq ans, celle-ci s'est embarquée au Havre le 2 juillet 1788 ? Rien ne le prouve. En revanche, ce voyage, loin de l'écartier du « beau cavalier au masque romain rencontré dans la forêt de Fontainebleau et qui l'ayant mis à mal, s'est éloigné d'elle à jamais », ce voyage va singulièrement les rapprocher. Durant les deux années que Mme de Beauharnais va passer à la Martinique, elle aura maintes occasions d'accorder au marin mieux qu'un sourire de débutante à ses premiers bals.

Débarquant à Fort-Royal le 11 août 1788, Joséphine y est accueillie par son oncle Robert Tascher et sa tante Jeanne. Elle se rend aux Trois-Islets où sa mère et sa nourrice Marion sont inquiètes de la santé de son père et de sa sœur Manette, tous deux bien affaiblis. Hortense écrira dans ses *Mémoires* que sa mère et elle avaient été accueillies « avec des transports de joie par une famille heureuse de nous voir », et nous n'en doutons pas. En revanche quand elle ajoute que toutes deux vécurent alors « une existence calme, tantôt sur une habitation tantôt sur une autre », il ne faudrait point imaginer de monotones villégiatures en des sites champêtres. Le domicile préféré de Joséphine va être Fort-Royal où son oncle Robert Tascher exerce les fonctions de commandant du port, où siège le gouverneur, l'intendant et les autres autorités ; Fort-Royal qui, outre l'activité d'une rade très fréquentée, offre des distractions mondaines que l'on ne saurait trouver aux Trois-Islets ni même à Saint-Pierre.

Dès le 4 septembre, Joséphine y retourne pour être marraine de sa cousine Stéphanie, s'y attarde et s'y plaît tant qu'elle y reviendra souvent. Elle y rencontre des officiers de marine venus chez son oncle pour le service ou en amis. Une lettre d'un de ses cousins, adressée de Rochefort, le 26 décembre 1788, à leur commune tante Renaudin, en apporte la preuve : « Il vient d'arriver ici, écrit Robert Tascher, une gabarre du Roi qui vient des Isles et il y a des officiers qui... m'ont parlé de ma chère cousine Beauharnais qu'ils ont trouvée fort aimable et qui se portait très bien » (1). Si ces marins la trouvent fort aimable, c'est non seulement parce qu'elle a dès lors acquis une grâce destinée à devenir célèbre, mais aussi parce

(1) *L'Impératrice Joséphine*, par R. Pichevin.

qu'elle s'efforce de leur plaire. Ce même mois, elle se fait expédier par ladite tante « un habit de bal déshabillé de linon », et, trois mois plus tard « douze éventails et cinq paires de jarretelles anglaises » (1). Et ce ne sont pas là les commandes d'une personne passant ses soirées en famille dans une habitation des mornes ou de la Plaine. La jeune femme qui, ayant épuisé les ressources locales, fait venir de Paris des accessoires aussi typiques est certainement coquette et désireuse de plaire.

Séparée de son mari depuis six ans, ayant pris à Panthémont les usages du monde et à Fontainebleau le goût du « plaisir de vivre », Joséphine aurait quelque peine à démontrer aujourd'hui que sa vertu est encore intacte. Cette créole, retour de France, au courant des potins de Versailles et des modes de Paris, est autrement séduisante que l'insignifiante fiancée de seize ans entrevue naguère et ici-même par Scipion du Roure. Il ne peut manquer de la remarquer. Son premier séjour comme ses escales postérieures font que leur rencontre ne saurait rester banale, puisqu'ils ont maintes relations communes et mille souvenirs à échanger. Nous savons de surcroît que le nom de Scipion est cher à Joséphine. Aussi n'est-il pas étonnant qu'entre ce vaillant marin de trente ans et cette charmante femme de vingt-cinq ans un roman se soit ébauché.

Durant ces deux ans, M. du Roure séjourne fréquemment à Fort-Royal. Il est en effet embarqué sur le vaisseau *l'Illustré* qui bat pavillon de M. de Pontevès-Gien, commandant la station des Isles-sous-le-Vent dont la base est Fort-Royal. De ce Pontevès dépend également la frégate la *Sensible* qui, partie de Toulon le 28 avril 1788, sous les ordres de M. Durand d'Ubraye a rallié les Antilles. Ce capitaine de vaisseau, Marseillais distingué, devient également l'ami de Joséphine. Jean-Baptiste de Durand d'Ubraye peut se flatter de parentés flatteuses avec les Sabran et les Pontevès — sa mère étant née Marie-Lucrèce de Claris de Pontevès. Comme Scipion il a participé à la prise de la Grenade et à celle de Savannah, comme lui il admire Mme de Beauharnais. Mais de douze ans plus âgé que Scipion il n'est point aussi empressé auprès d'elle aux soirées de l'Intendance ou à celles qu'offre le gouverneur.

Celui-ci est le vicomte de Damas qui, partant en congé, est suppléé par M. de Vioménil. Ce remplacement va être fâcheux pour nos amoureux. La prise de la Bastille, l'abolition des privilèges

---

(1) *L'Impératrice Joséphine*, par R. Pichevin.

et l'adoption de la cocarde tricolore opposent les chefs et les masses. M. de Vioménil, intervenant brutalement, provoque des mutineries dans certaines unités du régiment de la Martinique et du régiment colonial. Quand M. de Damas alerté revient de France, petits blancs, mulâtres et grands blancs sont à couteaux tirés. Le 16 juin ils en viennent aux coups de feu. Maîtres de Fort-Bourbon, les Noirs braquent leurs canons sur la ville de Fort-Royal. La garnison se révolte et M. de Damas doit aller se réfugier au Gros Morne. En cet été dramatique il accueille pourtant au « Petit-Gouvernement », sa demeure de Fort-Royal qu'il a abandonnée, la jeune Hortense et sa charmante mère. Alors qu'aux Trois-Islets les Tascher ne sont point inquiétés, comment expliquer la présence de Joséphine dans cette ville révoltée, sinon par l'attachement qui la lie à Scipion du Roure et par la protection qu'elle peut escompter de Durand d'Ubraye, devenu, après M. de Damas, le plus important personnage de l'île ? En effet, tandis que ces événements se déroulent à terre, un autre drame se joue sur le vaisseau de Scipion du Roure où M. de Pontevès-Gien, commandant la station navale, gît gravement malade. Le 23 juillet, il meurt à bord de l'*Illustre* ancré dans la rade, d'une fièvre épidémique, et Durand d'Ubraye, tout en gardant le commandement de sa frégate, hérite du défunt celui de la station.

### LE RETOUR DE LA « SENSIBLE »

Telle est la situation tragique dans laquelle se trouve la future impératrice et sa fille, lorsqu'elle est sauvée, le 4 septembre, par ses amis les marins.

« Nous logions au Petit-Gouvernement, écrit Hortense, témoin alors âgé de sept ans mais qui a les meilleures raisons de n'avoir point oublié ces détails. Un soir on vint annoncer à ma mère qu'on tirerait sur la ville de Fort-Royal. A l'instant elle partit se réfugier sur une frégate dont elle connaissait le capitaine.

« En traversant la prairie la Savane (1), un boulet de canon tomba auprès de nous. Dès le lendemain, les révoltés, maîtres de la ville, ordonnèrent aux bâtiments français de rentrer, les menaçant de toute l'artillerie du fort. L'équipage s'écria qu'il voulait retourner en France. On s'éloigna promptement de la côte, mais la menace

(1) Sur cette prairie devenue esplanade s'érige aujourd'hui la statue de Joséphine.

fut exécutée : des boulets furent tirés, aucun ne nous atteignit ; le sort nous épargna.

« Nous voilà donc embarquées à l'improviste, sans avoir fait d'adieux à personne et retournant en France sans en avoir fait le projet. La frégate qui nous portait s'appelait la *Sensible*. »

Ce récit d'Hortense est complété et confirmé par le rapport de Durand d'Ubraye qui allait paraître, transformé en article, dans le *Moniteur* du 14 novembre : « M. d'Ubraye, cédant aux circonstances, a appareillé de la rade de Fort-Royal le 4 septembre. A l'instant où il a mis la voile, le Fort-Bourbon et le Fort-Royal ont tiré à boulets et à mitraille sur les bâtiments et ont jeté des bombes. Le feu a duré trois quarts d'heure jusqu'à ce qu'un des petits bâtiments qui n'avait pu appareiller en même temps que les autres, ait été hors de portée des forts. Heureusement le désordre, la précipitation ou la maladresse ont sauvé les bâtiments, aucun n'a été atteint. M. d'Ubraye s'est tenu sous voile pendant trois jours à l'entrée de la rade et, aucun avis de terre ne lui étant venu, il a fait route pour la France. »

Joséphine et sa fille ont bien été recueillies, le 4 septembre, en rade de Fort-Royal, par Durand d'Ubraye qui saura plus tard leur rappeler le service capital qu'il leur avait rendu. Mais il y avait aussi sur cette frégate un autre ami dévoué des fugitives. Par une coïncidence qui n'est sans doute pas étrangère à la décision de la jeune femme de s'y réfugier, M. du Roure venait précisément à cette date de quitter son vaisseau pour être affecté à la *Sensible*. Ainsi Joséphine se trouvait-elle ici sous la haute protection de Durand d'Ubraye et celle plus tendre de son ami Scipion.

Tous deux étaient à bord quand, après trois jours d'attente en mer, la *Sensible* fit voile vers la France (1).

Durant les « cinquante-deux jours » que dura la traversée, M. du Roure eut maintes occasions de prouver son dévouement à la future impératrice. Celle-ci était aussi démunie d'espèces que de bagages et l'on peut tenir pour exacte l'anecdote des marins rapetassant les chaussures de la jeune Hortense afin que celle-ci n'allât point pieds nus. L'officier eut aussi à soutenir le moral de sa compagne plus séduisante que brave, ce dont Napoléon devait la railler par la suite. Non seulement M. du Roure eut à apaiser l'émoi que le boulet de la Savane et ceux tirés des forts contre les navires

(1) Le 7 septembre, selon les états de service de M. du Roure, le 8 selon ceux du commandant Durand d'Ubraye.

lui avaient causé, mais encore, après une traversée de l'Océan facile et propice aux tendres épanchements, il fallut la réconforter quand la *Sensible* en franchissant le détroit de Gibraltar faillit sombrer. Le pilote, obliquant trop à tribord, échoua sur la côte marocaine. Equipages et passagères durent « tirer sur les cordages » pour remettre à flot la frégate ensablée. C'est donc, après avoir partagé bien des aventures, que le 29 octobre 1790 nos amoureux arrivèrent à Toulon.

Ce jour-là, le comte de Glandevès, commandant la Marine à Toulon, annonçait au ministre l'arrivée de la *Sensible* et lui transmettait un rapport de Durand d'Ubraye « rendant compte de son voyage et de l'état dans lequel il avait laissé les choses aux Isles-sous-le-Vent ».

Joséphine et Scipion du Roure quittèrent tous deux la frégate qui fut désarmée huit jours plus tard (6 novembre). Les ressources de l'officier ne furent pas suffisantes pour satisfaire aux exigences de Mme de Beauharnais. Pour payer les 96 postes de son voyage de Toulon à Fontainebleau, — soit 400 à 500 livres rien que pour les chevaux, — elle dut recourir à l'obligeance d'un autre officier de marine, Auguste de Meyronnet Saint-Marc, qui lui fit avancer par ses parents d'Aix-en-Provence 80 louis, dette remboursée cinq ans plus tard à Milan par la générale Bonaparte.

Nos voyageurs se séparèrent-ils à Toulon ou à Valence ? Nous l'ignorons. Elle regagnant Fontainebleau et lui Grenoble, c'est à Valence que leur route cessait d'être commune. Peut-être se revirent-ils durant quelques jours à Paris en ce printemps de 1791 qui fut la dernière saison brillante de l'ancien régime. Mais, plus durable qu'une querelle d'amoureux, la tourmente révolutionnaire allait les séparer. Scipion du Roure émigra, en effet, peu après que la famille royale fût revenue de Varennes.

#### DE COBLENCE A MILAN

Ayant rejoint l'armée des Princes, le lieutenant de vaisseau prend du service dans la compagnie de la Marine commandée par le comte de Broves, son ancien chef d'escadre, et y retrouve de bons camarades. Cette compagnie étant montée, c'est à cheval qu'il participe à la campagne de 1792 et à la pénible retraite à travers l'Argonne qui suit la bataille de Valmy. Les licenciements de l'armée de Condé jettent bon nombre de ses camarades sur le pavé. Lui-

même n'est tiré d'affaire que grâce à une ancienne mesure de prévoyance de son père. Le comte de Brizon, soucieux d'assurer l'avenir de son cadet, l'avait fait entrer enfant dans l'Ordre de Malte. Grâce à une recommandation du pape Clément XIII et à une dispense d'âge, Scipion avait été reçu, à huit ans, « chevalier de Justice de la langue provençale », titre qui impliquait un vœu de célibat, mais non de chasteté.

Grâce à cette lointaine promotion Scipion, s'étant rendu à Malte en juillet 1794, y trouve un emploi honorable et conforme à ses goûts. Reprenant la mer, à l'époque où la citoyenne Beauharnais emprisonnée aux Carmes voit partir son mari pour l'échafaud, le chevalier du Roure-Brizon « fait ses caravanes sur les vaisseaux et galères de la Religion », selon les termes mêmes du bailli-commandeur Bataille. Ces croisières en Méditerranée sont bien faites pour lui rappeler l'aimable passagère qu'il avait ramenée à Toulon. S'il ne sait peut-être pas que Rose-Joséphine, relâchée après Thermidor, a séduit Barras, il ne peut ignorer qu'elle est devenue la femme du général Bonaparte. Vainqueur des Autrichiens, celui-ci refoule de l'Italie du Nord amis et parents émigrés du chevalier de Malte qui n'en tient nulle rigueur à son épouse. Si bien qu'ayant lâché « ses caravanes » pour débarquer en Italie, Scipion n'hésite pas à aller retrouver Mme Bonaparte à Milan en octobre 1796.

Appelée par les lettres passionnées de son jeune époux, celle-ci est arrivée de Paris trois mois plus tôt. Bien que ce fût en compagnie du capitaine Hippolyte Charles, objet de ses préférences actuelles, elle pense parfois encore à celui qui l'avait soustraite à la fureur des mulâtres révoltés et à qui elle doit des heures inoubliables. Aussi accueille-t-elle fort aimablement Scipion du Roure en ce palais Serbelloni que Bonaparte a quitté le 13 octobre pour rejoindre son quartier général de Modène. Afin de justifier sa présence à sa table, elle n'hésite pas à le faire passer pour un sien parent. Elle use même en sa faveur des renseignements politiques que lui fournit son mari en marge de ses lettres ardentes. C'est ainsi que M. du Roure désirant regagner Malte et Napoléon ayant écrit à sa femme que les Anglais viennent d'évacuer la Méditerranée, Mme Bonaparte intéresse en sa faveur notre consul à Malte, Caruson, dont elle écorche le nom tout comme celui de Malte, et celui de son cousin d'occasion.

« Au citoyen Carusson, Ministre de la République française à Malthe.

« Milan, ce 27 vendémiaire an V  
(18 octobre 1796)

« Citoyen ministre, je vous recommande un de mes parents, le citoyen du Roure, chevalier de Malthe, qui va à Malthe pour ses affaires.

« Lapagerie-Bonaparte. » (1)

Mme Bonaparte et son « parent » se séparent à regret. Non seulement Joséphine lui a accordé ce témoignage d'intérêt, mais elle est si fière d'avoir fait naguère sa conquête qu'elle va trahir le secret de leur intimité. Sept mois plus tard, à Mombello, elle n'hésitera pas à révéler au comte d'Antraigues et à la cantatrice Saint-Huberty, sa femme, que Scipion l'a aimée et qu'elle a six ans plus tôt franchi l'Océan sur la *Sensible* en son aimable compagnie.

Cette frégate, qui évoque pour elle des jours d'angoisse et des heures d'ivresse, est devenue, sous les ordres du capitaine de frégate Bourdé, un des instruments de guerre de son mari. Le 22 juin 1797, Bonaparte l'envoie de Venise à la conquête de Corfou. Lorsqu'elle est revenue au Lido, il écrit le 14 novembre : « Faites embarquer sur la *Sensible* les objets d'art et les monuments pris à Venise et qu'elle se rende le plus tôt possible à Toulon. » De Paris, il ordonnera bientôt qu'elle soit armée en flûte pour servir contre les Anglais. Et c'est ainsi qu'en mai 1798, Joséphine aura la surprise de retrouver dans la rade de Toulon, où elle est venue faire ses adieux à son mari, cette robuste relique de ses faiblesses passées. Pouvait-elle alors se douter que vingt jours plus tard, ladite *Sensible* allait s'offrir aux regards de M. du Roure dans des conditions plus surprenantes encore ?

#### DE MALTE AU CAIRE

Nanti de la recommandation de son amie pour Caruson, celui-ci était reparti pour Malte. Peu après son débarquement il avait été nommé, le 26 janvier 1797, colonel en second du régiment Norchard (Nasciario).

C'est dans ces fonctions que Scipion du Roure est surpris, le 9 juin 1798, par l'arrivée devant Malte de la flotte française.

(1) Catalogue d'autographes n° 252, n° 138, p. 17 (vers 1938) de Victor Lemasle, 3, quai Malaquais.

Bonaparte ayant demandé au Grand Maître Hompech l'accès de ses ports pour approvisionner en eau l'escadre, celui-ci lui dépêche à bord de l'*Orient* notre consul Caruson, chargé de l'informer que les navires ne pourront entrer que quatre par quatre. Cette restriction va fournir à Bonaparte le *casus belli* souhaité. Le général, transformant Caruson en personnage historique, le charge d'écrire et de signer sa courtoise déclaration de guerre au Grand Maître. Cette déclaration lui est portée par un tiers, Bonaparte tenant à garder à ses côtés Caruson qui va lui fournir, au cours de l'action, bien des informations sur les ressources de l'adversaire. Vaubois et Marmont débarquent avec des troupes qui refoulent les régiments de l'Ordre. Du Roure-Brizon, après avoir eu la douleur de voir les canons de la *Sensible* braqués sur l'île, a celle de devoir se battre, bien mollement d'ailleurs, contre des compatriotes. La défaite des troupes de l'Ordre amène le Grand Maître à signer une capitulation qui lui assure personnellement une retraite princière, mais réserve aux chevaliers un avenir beaucoup moins enviable. Scipion du Roure, pour sa part, va subir un nouvel et curieux avatar.

Bonaparte, ayant décidé que les chevaliers français âgés de moins de trente ans participeront à la campagne qui commence, signe le 15 juin l'ordre suivant :

« Quartier général, Malte, 27 prairial an 6... Bonaparte, Membre de l'Institut national, Général en chef, ordonne : Les citoyens, chevaliers de l'Ordre de Jérusalem, Marc-Antoine Saint-Exupéry... Scipion du Roure-Brizon, Charles Saint-Chamant, seront embarqués comme volontaires à la suite de l'armée. »

Ainsi, l'ami de Joséphine est l'un des trente-cinq volontaires qui, changeant de camp et d'uniforme, vont prendre part à la conquête de l'Égypte. Caruson, nommé par Bonaparte l'un des trois commissaires chargés d'administrer les biens confisqués à l'Ordre, reste à Malte. Quant à la *Sensible*, elle retourne à Toulon avec le général Baraguey d'Illiers, les drapeaux conquis et une lettre de Bonaparte qui, escomptant la prochaine venue de Talleyrand, lui écrit : « Je vous envoie la frégate la *Sensible*, à votre disposition (*sic*). Vous trouverez à Malte des nouvelles de mon arrivée dans l'Orient. Croyez au plaisir que j'aurai de vous revoir. » Talleyrand, qui devait rester sourd à plusieurs appels de ce genre, ne recevra pas celui-ci. La *Sensible* est capturée par les Anglais.

Arrivés le 1<sup>er</sup> juillet à Alexandrie, les « volontaires » de Bonaparte traversent le désert, participent à la bataille des Pyramides et



arrivent le 24 au Caire. Quatre jours plus tard, le général désigne six Coptes distingués pour être les intendants des six provinces qu'il vient de conquérir. Il adjoint à chacun d'eux un collaborateur français. « Du Roure-Brizon, agent français », est désigné par lui pour seconder Benouf-Gezaouy dans l'administration financière de la province de Gyseh. Il aura à surveiller la conduite de son intendant, à seconder l'action du commissaire ordonnateur en chef et celle de l'administrateur des Finances, tout en laissant à Benouf-Gezaouy la responsabilité de l'exécution. Touchant le même traitement que le Copte, il recevra en outre 300 francs pour ses frais de voyage. Le dessein de Bonaparte est de familiariser des Français aux coutumes fiscales du pays, afin qu'ils puissent se substituer progressivement aux intendants indigènes. Secondant ce dessein, du Roure administra sa province avec fermeté, tact et intégrité. Ce chevalier de Malte se révèle excellent fonctionnaire et Bonaparte le tient pour tel, quand il quitte l'Egypte pour rentrer en France et prendre le pouvoir.

Huit jours après le coup d'Etat de Brumaire, les Consuls de la République, « désireux de rétablir la tranquillité intérieure », expédient trente adversaires politiques à Rochefort, d'où ils seront déportés à la Guyane. Parmi eux, et en bon rang, figure Scipion du Roure. Le premier Consul cherche-t-il à se venger d'un ancien amant de sa femme dont il vient seulement d'apprendre la défaillance passée ? Il n'en faut rien croire. Ce Scipion du Roure est un notable royaliste qui pas plus que ses compagnons n'ira à la Guyane et sera de nouveau expulsé au début des Cent jours. Notre Scipion, en revanche, va bénéficier de l'estime qu'il a su inspirer au conquérant de l'Egypte.

Après le départ de Bonaparte, du Roure-Brizon était devenu sous Kléber, puis Menou, intendant du Caire et directeur des Cheiks. L'Egypte perdue, il regagne Toulon, en septembre 1801, avec nos troupes rapatriées. Tandis qu'il se repose à Grenoble de son long exil, le Premier Consul se souvient que la capitulation élaborée par lui à Malte stipulait que les années passées par les chevaliers français à Malte ne sauraient être considérées contre eux comme des années d'émigration. Il tient particulièrement à être équitable envers ceux qui l'ont bien servi en Afrique. A sa demande, Fouché lui remet une liste des onze chevaliers de Malte ayant occupé des postes d'intendants, liste qui débute par « Du Roure-Brizon, intendant de la province de Gyseh ». Et Bonaparte écrit dans

la marge de droite, le 24 novembre 1801 : « Renvoyé au Ministre de la Police pour me faire un rapport sur ces chevaliers de Malte qui ont rendu de grands services en Egypte et que mon intention est de rayer de la liste des émigrés, en les traitant le plus favorablement possible. »

#### FONCTIONNAIRE DE L'EMPIRE

Rayé par ordre de Bonaparte de la liste du Dauphiné, Scipion demande un emploi à Mme Bonaparte. Celle-ci, craignant que la présence à Paris de son ancien amant ne la compromette, veut l'expédier au loin. Scipion regimbe. On négocie. Elle le fait nommer d'abord à Bobbio, bourgade perdue du département de Marengo, puis à Mondovi (Stura), au modeste poste de receveur particulier des Contributions. Ce marchandage nous est révélé par la jolie comtesse de Sainte-Aulaire, née du Roure : « Mme Bonaparte, dont mon oncle Scipion de Brison avait été *fort épris pour le moins* en Amérique, écrit-elle, obtint le retour de toute la famille à la condition que mon oncle s'éloignerait d'elle et accepterait la place de receveur particulier à Mondovi. C'était apprécier bien modestement son cœur. Le marché fut cependant conclu et mon oncle partit pour l'Italie au moment où ses parents venaient s'établir en France. » Nommé à Mondovi le 15 janvier 1803, Scipion devait y rester onze ans.

Joséphine n'a pas oublié la *Sensible* et le prouve encore en manifestant à Durand d'Ubraye une bienveillance dont celui-ci se déclare touché. Ayant abandonné la Marine en février 1792, l'ex-commandant de cette frégate, âgé maintenant de 58 ans, se trouve dans une situation précaire. Le 29 mars 1805, trois mois après le Sacre, il écrit de Paris, où il habite, « 13 rue des Boucheries, Faubourg Saint-Germain n° 214 », au ministre de la Marine Decrès, pour réclamer une pension de retraite. Afin de justifier sa demande, M. d'Ubraye fait valoir à « Monseigneur » ses relations anciennes avec Joséphine et Hortense. « Les bontés, écrit-il, dont Sa Majesté l'Impératrice veut bien m'honorer ainsi que Son Altesse Impériale Madame la Princesse Louis, m'enhardissent à mettre sous vos yeux le seul événement très heureux qui me soit arrivé depuis quinze ans.

« En 1790, commandant les Forces navales en station aux Isles-du-Vent, dans un moment d'insurrection épouvantable, j'ai été assez heureux pour recevoir à bord de la frégate la *Sensible*

S. M. l'Impératrice ainsi que la princesse Louis, sa fille, et de les ramener en France. La bienfaisance de l'Empereur dont on voit chaque jour tant d'exemples me donne la plus grande confiance dans la réussite de ma demande. »

Decrès reçoit cette requête au moment où Napoléon quitte Saint-Cloud pour aller se faire couronner à Milan. C'est donc de Lyon, et quinze jours plus tard, qu'est daté le décret impérial suivant : « Il sera payé à l'ancien capitaine de vaisseau Durand-Dubraye une pension de dix-huit cents francs sur les fonds de la caisse des Invalides de la Marine à dater du 1<sup>er</sup> germinal » (21 mars).

La présence de Joséphine à Lyon explique sans doute la rapidité avec laquelle M. Durand d'Ubraye a reçu satisfaction. Quant à M. du Roure peut-être fut-il gratifié, durant le séjour en Italie de Joséphine, d'une audience officielle accordée au fonctionnaire de Mondovi ou d'une réception matinale réservée à une ancienne connaissance des Isles. Mais, désormais, pas plus l'ex-commandant de la *Sensible* que son aimable second ne semblent avoir bénéficié d'autres « bontés » de leur ancienne passagère.

Le receveur particulier de Mondovi perdit sa mère le 9 avril 1807, à Grenoble, dont il n'était séparé à vol d'oiseau que par deux cents kilomètres, mais dont la route longue et sinueuse passait par Turin et le Mont-Cenis. Ce col dur à atteindre en hiver, Napoléon y accédera, en novembre suivant, sur une civière de fortune construite par le mameluk Roustán. Ce fut également flagellé par les neiges que M. du Roure le franchira de nouveau et bien tristement lors du décès de son père à Grenoble le 16 novembre 1810. Son frère aîné s'étant installé à Paris, 14 rue du Mont-Thabor, Scipion, quinquagénaire orphelin, ressent le besoin de se créer un foyer. Ayant été relevé par le Grand Maître de Malte de son vœu de célibat, il fixe son choix sur Augustine, Joséphine, Henriette de Sacriste de Tombebeuf, charmante célibataire de trente-cinq ans.

Elle était née à Paris, le 5 août 1775, et sa jeunesse avait été assombrie par l'arrestation et la mort de son père, le marquis de Tombebeuf, décédé après la chute de Robespierre, dans une maison de réclusion de l'Yonne, le 3 brumaire an III. Elle vivait présentement à Fontainebleau avec sa mère, née Geneviève-Françoise de Bombelles.

Scipion du Roure l'épousa le 5 janvier 1811, par un froid très vif, dans cette ville, en présence de sa belle-mère, de son frère aîné,

qualifié « général de brigade », d'Antoine Toussaint de Noblet et d'Alexandre de Toulangeon. Aucun Beauharnais n'assista à la cérémonie, ce qui n'est pas pour surprendre. La reine Hortense, n'ignorant probablement pas la nature des relations anciennes de Scipion et de sa mère, s'en trouvait gênée pour le remercier d'avoir contribué à la sauver en 1790. Aussi lui témoignait-elle mal une gratitude qu'elle manifestait plus aisément à Durand d'Ubraye. Et peut-être est-ce là la raison pour laquelle la reine refusa, en 1813, de prendre Mme du Roure, née Juigné, comme dame pour accompagner, alors qu'elle recevait fréquemment et aimablement cette charmante jeune femme. Elle préférera sans doute ne pas fournir aux médisants l'occasion de relever sur la page réservée à sa Maison dans l'*Almanach impérial* un nom qui avait été chuchoté naguère en même temps que celui de sa mère.

Durant trois ans, les époux vécurent à Mondovi, où ils eurent un enfant. Mais, en avril 1814, la France vaincue dut évacuer ses départements transalpins. Scipion conduisit les siens à Fontainebleau, que l'Empereur venait de quitter pour l'île d'Elbe, et gagna Paris. Peut-être se rendit-il à la Malmaison, où sa vieille amie des Isles venait de s'éteindre le 29 mai à midi. Devant le cercueil de Joséphine, plusieurs dizaines de milliers de Français de toutes classes défilèrent, sincèrement émus.

#### CONTRE-AMIRAL

Vingt jours plus tard, de l'hôtel de Danemark, 27 rue Sainte-Anne, Scipion du Roure-Brizon demande à Malouet, ministre de la Marine, de le réintégrer dans les cadres et de lui faire obtenir la croix de Saint-Louis. Cette croix lui est accordée le 18 août, mais il doit attendre la seconde abdication de Napoléon et jusqu'au 9 décembre 1815, pour être nommé capitaine de vaisseau de 2<sup>e</sup> classe. Deux ans durant, il figure sur les contrôles avec ce grade, sans exercer de commandement effectif. Puis, le 1<sup>er</sup> novembre 1817, il est admis à faire valoir ses droits à la retraite : en l'espèce une pension de 2.971 francs.

Il s'établit avec les siens dans l'Yonne, où sa belle famille avait des propriétés, et devient maire de la commune de Grandchamp. Il occupe ses loisirs à aller voir à Fontainebleau sa belle-mère et à réclamer à M. de Clermont-Tonnerre, ministre de la Marine, deux distinctions qu'il estime indispensables au couronnement de

sa carrière : la croix de la Légion d'honneur et le grade d'amiral. Il vivra assez pour obtenir l'un et l'autre. Louis XVIII signera, le 28 avril 1821, sa nomination de contre-amiral honoraire et, le 17 août 1822, sa promotion de chevalier. Il aura encore le temps de remercier le ministre avant de s'éteindre, le 7 novembre 1822, à minuit, en son château de Grandchamp.

Le lendemain matin « Gaston Louis Joseph, marquis de Montigny, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, âgé de trente-six ans et demeurant au Perreux », déclara à la mairie de Grandchamp, canton de Charny, le décès de « Messire Denis Scipion, comte de Brizon du Roure, chevalier de Malte, de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, contre-amiral honoraire et maire de cette commune ».

On voit que le terme d'« obscur marin » convient mal à un officier du « grand corps » qui avait dignement affronté avec d'Estaing et de Grasse les plus meurtrières bordées des célèbres amiraux Rodney et Hood, à un témoin de l'attaque de Savannah et de la capitulation de Yorktown, à un des plus laborieux artisans de l'Indépendance américaine, mort officier général.

On voit également que « son plus valeureux exploit » ne fut pas de courtiser une célèbre créole. Apparenté aux Chaponay, aux Saint-Aulaire et aux Bombelles, familles dignes de la sienne, ce gentilhomme qui avait quatre fois franchi l'Océan, combattu à pied sous les regards de Washington et à cheval dans l'armée de Condé, vogué sur les galères de la Religion et foulé du pied les sables du désert, combattu à Malte contre Bonaparte et aux Pyramides sous ses ordres, dirigé avec une égale compétence les perceptions du Caire et celles d'une sous-préfecture du Piémont, commandé fermement aux cheiks des bords du Nil et paternellement à ses concitoyens de l'Yonne, pouvait, en disparaissant à soixante-trois ans, se vanter d'avoir vécu une existence particulièrement féconde en péripéties.

Et pourtant il mourait douze ans trop tôt pour bénéficier d'un ultime coup de dés du destin. Le 17 février 1834, Charles de Bombelles, cousin de sa femme, épousera une duchesse de Parme, déjà veuve de deux maris. S'il eût vécu jusque-là, celui dont la future impératrice Joséphine avait fait son parent d'adoption, serait devenu le cousin authentique de l'ex-impératrice Marie-Louise.